

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 30 juillet 1912

**Discours prononcé par M. Léon LAFOSCADE,
Professeur de Troisième**

Le charme du souvenir

Chers Elèves,

La séance qui nous réunit aujourd'hui n'est une nouveauté pour personne. Les années scolaires se succèdent, les séries de compositions se renouvellent, et cette fin de juillet, qui ouvre pour tous la perspective souriante des vacances, se marque, une fois de plus, par une solennité où les meilleurs d'entre vous vont recevoir la récompense de leurs efforts. L'institution est ancienne, le cérémonial n'en a guère changé, et, aussi haut que remontent mes souvenirs, j'aperçois des piles de livres multicolores, j'entends un lecteur dévoué proclamant l'antique « palmarès », je retrouve le même frémissement de vénération émue et attentive à l'adresse des personnages de marque, je vois enfin parmi les habits, les robes et les uniformes, sur ce fond tout ensemble sévère et chatoyant de soies jaunes et rouges, de galons d'or et de franges d'hermine, se dresser la silhouette du professeur désigné pour le discours d'usage.

Je n'ai garde, Mesdames et Messieurs, de discuter cette coutume ; elle me vaut le grand honneur de m'entretenir avec vous ; elle me donne le plaisir de parler dans une réunion qui jamais ne fut présidée de façon plus heureuse ; elle nous réserve à tous la joie d'entendre, dans quelques instants, l'un des maîtres de la science française, examinateur éminent d'une de nos grandes écoles, si vite appelé à professer en notre illustre Sorbonne, après le court et brillant prélude d'une carrière que Lyon et Nancy ont vue à regret leur échapper ! Je ne songe pas non plus à m'étonner que toute cette pompe extérieure ait gardé quelque prestige. Ces traditions du passé sont dignes de notre respect, et je voudrais justement causer avec vous de ce sentiment en apparence étroit, mesquin, stérile, en réalité très doux, très noble et très vivifiant, par lequel nous restons attachés aux choses d'autrefois, de ce charme attirant qu'ont les souvenirs de toute sorte, de ce parfum discret, mais subtil et pénétrant, qu'exhalent, sous la mousse des temps, ces fleurs à demi fanées ou épanouies pour la centième fois.

Faut-il, Messieurs, vous demander si vous vous reportez volontiers à l'âge de vos fils ?... Si maussades qu'aient pu être vos premières années, si fortunée que soit pour vous l'heure présente, vous ne voudriez pas, j'en suis sûr, arracher de votre cœur les racines vivaces que vos premières émotions y ont laissées. Vous n'avez pas besoin d'avoir souffert un exil de vingt ans, ou de posséder l'âme exaltée d'un romantique, pour être sensibles à ces mirages qui transfigurent chez les poètes la vision du passé. Vous comprenez pourquoi, dans Homère, Ulysse baise avec transport la terre qu'il n'espérait plus revoir, pourquoi, dans Musset, Perdican revient si volontiers à sa chère vallée, à ses sentiers verts, à sa petite fontaine. Il existe aussi pour vous, le « monde mystérieux des rêves de l'enfance » ; c'est la maison

paternelle, avec les massifs de son petit jardin, c'est le château ou la villa d'un parent, où vous avez passé vos premières vacances, c'est la page jaunie d'un exemplaire de Virgile ou d'Horace, c'est le cahier d'un fils où vous retrouvez, tout joyeux, une citation connue, c'est enfin cette rangée de vieux prix, dont les dos ternis s'alignent dans votre bibliothèque :

... Prix reliés en veau, qu'on n'a jamais pu lire ...

dit malicieusement, je ne sais plus quel poète. Mais si ! vous les avez tous lus et relus bien des fois, heureux d'en secouer la poussière glorieuse, et à présent, votre plus grande joie est de voir, sur les vieux rayons, de nouveaux prix s'ajouter aux anciens ; alors, vous regardez sans inquiétude vers l'avenir, car vos enfants sont là, tout près à prolonger le sillon humble ou large, rapide ou lent, mais toujours droit, que vous tracez dans le vaste champ de la vie.

A vous, Mesdames, j'ose à peine parler de souvenirs. Vous êtes encore à l'âge où le passé n'existe guère, où l'avenir est tout, et déjà vous nous envoyez votre fils ! Mais ce fils grandit, ses études s'achèvent, le voilà bachelier, il est un homme ! Votre affection pour lui n'a fait que croître avec le temps, votre tendresse est devenue de l'admiration ! Et pourtant, il vous est impossible d'oublier le bébé rose que vous avez bercé avec amour, le joli petit être encore chancelant dont vous avez guidé les premiers pas, l'enfant charmant et quelquefois terrible, dont les mille réflexions provoquaient chez vous un sourire tout mouillé de larmes attendries ! Quelles inquiétudes, le jour où vous avez dû nous l'envoyer ! Vous avez craint pour lui la monotonie des préaux et des cours, l'hostilité des camarades :

On voit, dans les sombres écoles,
Des petits qui pleurent toujours ;
Les autres font des cabrioles,
Eux, ils restent au fond des cours ...

Vous avez lu ces vers de Sully-Prudhomme, et vous ne songiez pas que les poètes sont comme les mères, que, s'ils voient clair, ils sentent trop vivement, et que, dans leurs visions, ils se font quelquefois des fantômes. En attendant, vous conserviez soigneusement toutes les reliques de l'enfant : portraits, vêtements, jouets à demi brisés, mèches de cheveux évoquant de longues boucles aujourd'hui coupées, lettres enfantines à l'écriture incertaine et au style naïf, et ce trésor de souvenirs est encore l'aliment de votre tendresse, - et c'est aussi de lui que jaillit cette source intarissable d'indulgence que vos maris, trop raisonnables, ne connaîtraient pas sans vous.

Comme nous tous, chers élèves, chaque ville a son passé. Le tissu en est complexe : à la trame solide de noms et de faits, d'idées précises et d'usages définis, viennent s'ajouter ces mille riens qui vous attachent, ce je ne sais quoi qui vous retient. Vous rappellerai-je le sentiment de curiosité recueillie qui vous domine lorsque, simples touristes, vous pénétrez dans une ville autrefois vivante et prospère, aujourd'hui déchue et à demi morte ?... Voyez la reine de l'Adriatique, voyez Venise ; au quinzième siècle, ses trente mille matelots allaient porter sur toutes les mers les noms glorieux de ses doges ; elle compte aujourd'hui trente mille mendiants ; mais cette misère n'empêche pas le visiteur d'évoquer les splendeurs du passé. Au pied des colonnes du palais ducal, entre le campanile à la flèche de marbre vert et les coupoles dorées de l'église Saint-Marc, il croit voir flotter les manteaux écarlates des patriciens d'autrefois, et, là-bas, dans la frêle embarcation qui fuit sur le miroir de la lagune, il devine, masquée, couverte de perles et drapée dans la soie, Quelque blonde Vénitienne échappée à Véronèse. Si vous n'êtes allés à Venise, vous connaissez Bruges, vous avez erré dans ces rues désertes aux innombrables pignons, vous avez longé ces canaux silencieux, sur la moire

desquels glissent des cygnes, vous avez admiré cette chasse où, d'un pinceau ingénu et suave, Memling retrace la légende de Sainte Ursule ; et puis, tandis que l'ombre des hautes tours s'allongeait près de vous, et que les mantes noires des béguines se groupaient au son des cloches, vous avez longtemps rêvé à ce culte des traditions, à cette foi naïve, à ce sentiment de l'art qui semblent ici incrustés dans la pierre, ciselés dans l'or, incarnés dans les figures peintes, enracinés à jamais dans l'âme des habitants.

Toutes les villes qui ont un passé ne sont pas des villes mortes. Paris en est la preuve, ce Paris où, en dépit des perfectionnements, - dirai-je des embellissements - qu'admet la vie moderne, malgré les préoccupations outrageusement pratiques des ingénieurs et des entrepreneurs qui percent les rues et minent le sol, déblayent et entassent, reversent et bouleversent, il reste encore tant de monuments splendides, tant de reliques précieuses. Intéressez-vous, chers élèves, à tous ces vestiges qui rappellent des époques troublées ou illustres, paisibles ou ensanglantées de notre vie nationale, visitez ces collections d'où, parmi les manifestations les plus diverses de l'art, se dégagera pour vous toute l'âme du passé. Imités les étrangers qui, méthodiquement, et le Baedeker en main, vont contempler ces richesses, et si vous apercevez, à la porte de quelque musée, la tapissière qui doit y déverser toute une caravane d'Anglais, n'hésitez pas à vous mêler à leur groupe ; peut-être ne saisirez-vous pas tout ce que leur débitera leur orateur, au moins découvrirez-vous à leur suite des curiosités que vous comprendrez mieux qu'eux.

Que d'erreurs, direz-vous, supposent cette architecture d'un autre âge, ces tableaux craquelés, ces légendes surannées ! Qu'importe ! La vanité n'en est pas tellement démontrée qu'il faille en méconnaître la beauté ; et puis, le préjugé lui-même n'a-t-il pas son charme ? Vous avez tous observé l'éclipse du 17 avril ; vous avez admiré la sûreté avec laquelle les astronomes avaient prédit l'heure exacte de ce crépuscule illusoire, la teinte livide prise par vos aimables visages, et jusqu'au petit frisson qui vous inquiéta durant quelques secondes. J'avouerai, pour ma part, qu'après cette excellente leçon de cosmographie pratique, j'ai encore goûté la page délicieuse d'astronomie provençale que nous donne Alphonse Daudet. Vous connaissez le conte : un berger de la montagne explique à la fille de ses maîtres, restée un soir auprès de lui, ce que sont toutes ces étoiles dont elle n'a jamais tant vu ! Ici, c'est le chemin de Saint-Jacques, là, les trois rois qui dépassent ce paresseux de Jean de Milan, ou encore la belle Maguelonne qui court après Jean de Provence et se marie avec lui tous les sept ans. J'ai connu des personnes fort intelligentes que ces légendes gracieuses ne parvenaient pas à intéresser. Je me hâte d'ajouter qu'elles n'avaient pas fait leurs études à Buffon, dans ce lycée où les petits élèves gardent si longtemps une fraîcheur d'imagination et de sentiment si spontanée et si aimable, et où les grands, - j'entends nos futurs officiers, nos ingénieurs de demain, - poursuivent à l'envi, et avec tout juste de timidité pour que le geste soit charmant, un même idéal de délicatesse et de poésie que les études scientifiques n'ont jamais exclu. Tous le savent bien, que la raison n'a plus à s'émouvoir de ces errements d'un autre âge. L'illusion est exquise, et personne n'en est dupe. La fleur n'est que trop fanée, conservons-en pieusement le parfum.

Et puis, de toutes des vieilleries, l'exemple, l'action, l'effort ne sortent-ils pas à chaque instant ? Le souvenir, quittant ses brumes, ne vient-il pas sans cesse, au grand jour, animer les cœurs et réveiller les volontés ?

Enfants, vénérez tout ce passé, conservez-en les reliques, et ne craignez pas d'y porter, de temps en temps, un long regard. On vous répètera, et je vous dirai tout le premier : « Travaillez, agissez, nous sommes nés pour l'effort et non pour le rêve ; le mouvement est la loi du monde,

le progrès est la fin de l'homme ; la poussière du passé ne doit pas vous aveugler ; ouvrez vos yeux tout grands vers l'avenir. » Mais j'ajouterai : « Arrêtez-vous quelquefois, vos yeux sont fatigués et éblouis, vos paupières clignent malgré vous, et vous êtes pris de vertige ; retournez-vous un instant et reposez votre attention sur le vaste horizon du souvenir ; vous y verrez, au premier plan, votre propre figure, la bambin d'autrefois, si aimable mais si ignorant et si léger, et votre enfance sera une leçon pour votre jeunesse ; plus loin, autour d'un vieux pan de mur enguirlandé de glycine et de chèvrefeuille, vous apercevrez, se redressant pour mieux vous voir, les bonnes gens du temps jadis, elles vous regarderont avec attendrissement, et leur sourire vous rendra courage. Entre Jeanne d'Arc et Pasteur, au pied de ce dôme des Invalides, moins étincelant de métal doré que de gloire patriotique, et où frissonnent encore des drapeaux prisonniers depuis un siècle, se grouperont, associées dans un même geste, toutes nos gloires nationales, chères à la France, chères à notre ville, et toutes vous enverront à l'étude, à l'action, au dévouement. Enfants, ne vous dérobez pas à cette contemplation, ne rougissez jamais de regarder en arrière. De ces rêveries sur la passé, vous sortirez meilleurs et plus forts, plus éclairés et plus hardis, et vous connaîtrez, par surcroît, cette douceur infinie de la « souvenance » qui garde une place discrète parmi les vieilles chansons qui, de tout temps, ont bercé la misère humaine.

Léon LAFOSCADE

(1868-)

Agrégé de lettres (1893)

Professeur à Buffon (de 1911-1912 à 1927-1928)